





**G O L D S T E I N**

DU MÊME AUTEUR

AUX MÊMES ÉDITIONS

Le Poisson mouillé

2010

et « *Points* », n° 2608

La Mort muette

2011

et « *Points* », n° 2963

Volker Kutscher

# GOLDSTEIN

roman

TRADUIT DE L'ALLEMAND  
PAR MAGALI GIRAULT

ÉDITIONS DU SEUIL  
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV<sup>e</sup>

COLLECTION DIRIGÉE  
PAR MARIE-CAROLINE AUBERT

Ce livre est édité par Anne Freyer-Mauthner

Titre original : *Goldstein*

Éditeur original : Kiepenheuer & Witsch, Cologne

© original : 2010, 2011, Verlag Kiepenheuer & Witsch, Cologne

ISBN original : 978-3-462-04238-2

ISBN 978-2-02-105968-7

© Éditions du Seuil, février 2013, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

God said to Abraham, « Kill me a son »  
Abe says, « Man, you must be puttin' me on »  
God say, « No. » Abe say, « What ? »  
God say, « You can do what you want Abe, but  
The next time you see me comin' you better run »

BOB DYLAN, *Highway 61 Revisited*

Don't know what I want but I know how to get it

THE SEX PISTOLS, *Anarchy in the U.K.*





**PREMIÈRE PARTIE**

Crimes

Du samedi 27 juin  
au samedi 4 juillet 1931



Remota itaque iusticia quid sunt regna nisi magna latrocinia?  
Quia et latrocinia quid sunt nisi parva regna?

SAINT AUGUSTIN, *De Civitate Dei*, Liber IV



# 1

Une odeur de bois, de colle et de peinture fraîche parvenait à ses narines. Seule dans l'obscurité et le silence, elle n'entendait rien d'autre que sa propre respiration et le léger tic-tac de sa montre dans la poche de son manteau. L'homme avait dû partir, mais elle attendit encore un peu et s'étira pour faire circuler le sang dans ses membres. Un mince filet de lumière se glissait par l'entrebâillement de l'armoire. Elle sortit sa montre. Vingt et une heures passées de quelques minutes. Au sixième étage, le gardien de nuit devait terminer sa ronde.

Le bruit de l'ascenseur la fit sursauter et apporta la réponse à sa question. Le moment était venu, le gardien redescendait. Au cours des prochaines heures, il se contenterait de vérifier que les rideaux de fer des vitrines étaient bien fermés et que personne n'essayait de s'introduire dans le bâtiment.

Alex ouvrit l'armoire avec précaution et regarda autour d'elle. *La prudence est mère de sûreté*, disait toujours Benny. Les couleurs vives des enseignes lumineuses de la Tauentzienstrasse filtrant par les fenêtres, elle n'eut pas besoin de sa lampe de poche. Une chambre luxueuse, un grand lit où une famille entière aurait pu dormir, une moquette moelleuse dans laquelle ses pieds s'enfonçaient. Elle repensa à la descente en coco rêche du lit qu'elle partageait avec Karl, à l'époque où ils habitaient encore chez leurs parents, à quatre dans quelques mètres carrés. Qu'était devenu Karl ? La police l'avait-elle recherché après la mort de Beckmann ? Sa famille ne lui manquait pas, mais elle aurait bien aimé revoir son petit frère.

Alex sursauta, ses yeux avaient perçu un mouvement à la limite de son champ de vision. Dans le miroir de la coiffeuse,

elle croisa le regard provocant d'une jeune fille de dix-huit ans vêtue d'un pantalon avachi et d'un bonnet en lin à maille grossière.

Elle adressa un sourire en coin à son reflet avant de longer le mur de la chambre à coucher, un simple panneau de contre-plaqué, et de vérifier une nouvelle fois que la voie était libre. Précaution inutile : Kalli leur avait dit que le gardien ne ferait plus de ronde avant le lendemain matin, à la fin de son service. Le grand magasin était désert. Au cours des prochaines heures, l'endroit leur appartiendrait, à elle et à Benny. Elle aimait cette sensation.

Alex n'eut aucune difficulté à s'orienter, la lumière vacillante de la rue avec ses couleurs intermittentes lui suffisait. Plus tôt dans la journée, alors que le magasin grouillait de clients, elle était venue faire ses repérages. Un peu plus loin, des portes conduisaient à la cage d'escalier sud et là-bas, sur la gauche, la paroi ornée de rideaux débouchait sur les escalators.

Tout était calme. Le bruit des voitures dans la rue lui parvenait étouffé, presque irréel. Un grondement sourd émanant d'un monde étranger à la magie du magasin. Elle entra dans une salle où des rideaux en velours, en tulle et en soie étaient tendus sur toute la hauteur des murs : elle eut l'impression de se trouver dans un château féérique. Enfant, elle était déjà venue ici et s'était émerveillée, agrippée à la main de sa mère qui se contentait d'admirer et de rêver. « Regarde ça, avait-elle dit à Alex, les pauvres prolétaires comme nous ne pourront jamais se l'offrir. Mais on ne peut pas nous interdire de toucher avec les yeux. »

Ils n'avaient jamais eu assez d'argent pour faire leurs courses dans les magasins chics de l'ouest de la ville, pas même à l'époque où son père avait encore son emploi et sa mère, sa place de femme de ménage. Ils ne quittaient leur quartier de la Boxhagener Platz qu'en de rares occasions et ne venaient pour ainsi dire jamais dans cette partie de la ville. Le Kurfürstendamm, le KaDeWe, la Tauentzienstrasse : aux yeux de son père, ces lieux symbolisaient le gaspillage capitaliste et il les évitait comme le diable l'eau bénite. Sans l'insistance de son épouse, la vieille tête de mule n'aurait même pas pris part à leurs rares excursions estivales au zoo. Mais Emil Reinhold admettait que

les enfants des travailleurs avaient eux aussi le droit d'assister aux miracles de la nature. Alex ne s'était jamais intéressée aux malheureuses créatures derrière leurs barreaux. À peine arrivée aux ours polaires, elle pensait déjà au chemin du retour, lorsque la famille flânait sur la Tauentzienstrasse avant de monter dans le métro sur la Wittenbergplatz pour rejoindre l'est de la ville. Dès les premiers magasins, Emil Reinhold entamait son éternel sermon sur les aberrations du capitalisme tandis que les pensées d'Alex et de sa mère étaient envahies par les devantures. Alex était envoûtée par les vitrines du KaDeWe et dans les yeux de sa mère s'illuminaient des rêves depuis longtemps oubliés, ceux d'une vie meilleure, d'une vie que la dictature du prolétariat ne lui offrirait sans doute jamais. Son père, lui, ne voyait rien de tout cela, ou bien faisait mine de ne pas le voir. Il poursuivait son sermon tandis que ses fils, surtout Karl qui prenait toujours tout au sérieux, buvaient ses paroles. Karl, le prince des prolétaires et du communisme. Et aujourd'hui ? Il était condamné à se cacher de la police, tout comme sa voleuse de petite sœur.

Un bruit ramena Alex à la réalité. Un claquement sec, proche, autre que le grondement de la circulation extérieure. Elle s'agenouilla derrière deux énormes rouleaux de tissu et tendit l'oreille : on grattait contre une vitre. Elle perçut un battement d'ailes, puis un roucoulement. Elle sortit de sa cachette et discerna derrière la vitre illuminée la silhouette de deux pigeons sur le rebord de la fenêtre.

Quelle idiote ! Alex inspira profondément afin de calmer ses palpitations. D'abord son reflet et maintenant les pigeons ! Si Benny l'avait vue, il aurait été mort de rire ! Depuis quand était-elle aussi trouillarda ? Depuis qu'elle s'était rendu compte qu'elle tenait plus à sa misérable vie qu'elle ne voulait bien l'admettre ?

Les pigeons s'envolèrent dans un bruissement d'ailes et Alex poursuivit son chemin, gagnant de l'assurance à chaque pas. La nervosité accumulée au cours des heures passées dans l'armoire s'estompait et elle savourait de plus en plus sa promenade nocturne à travers le magasin silencieux. C'était comme si elle s'était réveillée dans un royaume enchanté après avoir dormi pendant cent ans. Le KaDeWe surpassait tous les grands magasins dans lesquels elle s'était laissé enfermer jusqu'à présent.

Tietz et même l'immense Karstadt de la Hermannplatz faisaient pâle figure à côté du luxe qui régnait ici.

Quittant le rayon décoration, elle atteignit les escalators. Les marches métalliques étaient immobiles. Une mauvaise fée leur avait-elle jeté un sort ? Il lui fallait descendre cinq étages pour rejoindre le point de rendez-vous situé au rez-de-chaussée. Au rayon tabac, comme d'habitude. C'était devenu une sorte de rituel. Avant de commencer leur tournée, ils faisaient le plein de cigarettes, des marques qu'ils ne pouvaient pas s'offrir. Benny s'y connaissait en matière de bon tabac.

Alex repensa à leur première rencontre : devant la gare de Zoo, ils s'étaient disputés pour une cigarette à moitié consommée qu'un bourgeois avait jetée par terre. Cela remontait à début février, quelques semaines après l'incident avec Beckmann. Il faisait un froid glacial. Alex avait dépensé tout l'argent qu'elle avait soutiré au gros plein de soupe du marché de Noël. Elle avait faim. Et elle n'avait pas fumé depuis deux jours.

Alex et le frêle garçon aux cheveux blonds s'étaient jetés en même temps sur la cigarette encore allumée. Malgré son air gauche, Benny avait fait preuve d'une grande agilité. Mais Alex avait été le plus rapide. Le regard qu'il lui avait lancé lorsqu'elle s'était emparée du mégot ! Elle avait réagi aussi vivement, tant son corps avait besoin de nicotine. Un miracle qu'ils se soient ressaisis et partagé la cigarette. Les yeux de Benny avaient dû l'attendrir. Dès le début, une voix intérieure lui avait soufflé de prendre soin de ce maigre garçon au regard triste et elle avait développé à l'égard de l'adolescent d'à peine seize ans des sentiments quasi maternels. Au cours des semaines suivantes, c'était pourtant Benny qui lui avait appris à survivre dans la rue. Il lui avait enseigné les règles du parfait pickpocket ainsi que l'art de forcer les portes et les serrures des voitures. Un tas de trucs utiles pour une jeune fille qui ne savait jamais ce qu'elle mangerait le jour suivant.

Ils avaient passé les premiers mois de l'année à voler des portefeuilles, à effectuer des petits cambriolages et quelques missions pour le compte de Kalli. Ils avaient vécu au jour le jour. Jusqu'à ce qu'ils découvrent les grands magasins.



La première fois, chez Tietz sur la Dönhoffplatz, c'était le hasard qui les avait guidés. Il s'était mis à pleuvoir et ils avaient erré dans les rayons, juste avant la fermeture du magasin. L'idée leur était venue comme ça, en voyant les employés prier les clients de se diriger vers la sortie. Un simple regard leur avait suffi. Ils avaient passé les heures suivantes serrés l'un contre l'autre dans une énorme malle-cabine, attendant que le calme se fasse autour d'eux pour sortir de leur cachette, tout courbatus. Dévaliser les vitrines de la bijouterie leur avait paru évident, qu'auraient-ils pu emporter d'autre ? Un canapé ? Ils avaient rempli deux petites valises empruntées au rayon maroquinerie, juste ce qu'il fallait pour passer inaperçus dans la rue. Ils étaient ensuite sortis par une fenêtre, avaient gagné la cour puis la Krausenstrasse et, sans se faire inquiéter, avaient rejoint en toute tranquillité la station Spittelmarkt, où ils étaient montés dans le métro. Là non plus, personne n'avait prêté attention à ces deux adolescents ressemblant à des marchands ambulants, éreintés après une longue journée de travail.

Le lendemain, Kalli, éberlué, leur avait remis l'argent sans discuter. C'était la première fois que Benny et Alex lui apportaient autant de marchandise. Jusqu'alors, ils lui avaient au mieux fourni une montre volée à un homme ivre mort ou quelque bric-à-brac dérobé dans une voiture. Mais ces menus larcins avaient pris fin après leur cambriolage chez Tietz. Voler des portefeuilles dans le métro ou à des ivrognes rapportait peu et était souvent affaire de hasard. La combine avec les grands magasins était beaucoup plus lucrative. Et simple comme un jeu d'enfant : se laisser enfermer, rassembler le maximum d'objets puis prendre la poudre d'escampette. Lorsque les gardiens de nuit remarquaient les vitrines vides, Alex et Benny étaient déjà loin. Ils avaient ainsi cambriolé quatre grands magasins et la dernière fois, à Karstadt, ils avaient mis la main sur de la marchandise d'excellente qualité. Mais c'était Kalli qui leur avait signalé la meilleure adresse de la ville, ils n'y auraient jamais pensé tout seuls tant le lieu imposait le respect : le KaDeWe. Selon lui, il y avait un sacré pactole à se faire, et puis il savait de source sûre que l'endroit n'était pas mieux surveillé que Tietz ou Karstadt.

Étage après étage, Alex descendait les escaliers mécaniques avec le sentiment d'avoir le KaDeWe pour elle toute seule. Elle repensa aux rayons de Tietz parcourus avec Benny et comme ils avaient savouré le fait d'avoir tous ces trésors rien que pour eux. Ils avaient testé un tas de produits, s'arrêtant même au rayon des jouets, un peu gênés car ils avaient jusqu'alors dissimulé leur côté enfantin. Par contre, dès leur deuxième incursion, toujours chez Tietz mais cette fois dans la filiale de l'Alexanderplatz, ils s'étaient mis au travail sans plus attendre.

Alex atteignit enfin le grand hall du rez-de-chaussée, traversa le rayon des vêtements masculins et longea une allée de mannequins : leurs arrogants visages de cire rappelaient ceux des imbéciles qui portaient ce genre d'habits. Alex avait horreur de ces hommes qui avaient du mal à marcher avec leurs tenues guindées. Elle aimait l'idée qu'un sort avait été jeté à ces chevaliers condamnés à passer le restant de leurs jours au KaDeWe et que c'était là le prix à payer pour porter la mode dernier cri. Au bout de l'armée de mannequins, elle devinait déjà les boiseries et les étagères du rayon tabac.

Apparemment, Benny n'était pas encore là. Elle tenta de distinguer une silhouette dans la faible lumière avant de s'immobiliser : il lui avait semblé voir l'un des mannequins bouger, tout au fond, au bout de la rangée. Elle scruta la pénombre, mais tout était immobile. À l'extérieur, une enseigne rouge clignotait, faisant danser les ombres dans le magasin, rien de plus. Nul gardien caché parmi les mannequins, aucune casquette à visière au milieu des borsalinos, des chapeaux melon et autres hauts-de-forme. Alex poursuivit donc sa progression. Son cœur battait à tout rompre et résonnait dans le silence. Le mannequin qui lui avait fait si peur se trouvait tout au bout de la rangée, juste à côté de l'entrée du rayon tabac. Alex lui tira la langue en passant.

Le mannequin se pencha alors en avant et Alex sursauta comme si elle avait reçu une décharge électrique.

– Après vous, madame, dit-il avec un accent hongrois d'opérette. Ne soyez donc pas si timide !

– Tu es malade ou quoi ? Tu veux me tuer, c'est ça ?

Alex donna des coups de poing contre le plastron blanc.

– Oh, ne fais donc pas ta poule mouillée !

Benny s'inclina, enleva son haut-de-forme et lui indiqua la porte d'un signe de la main, tel un forain cherchant à attirer le public.

– Je vous en prie, entrez donc, ma chère dame ! Et n'ayez pas peur des prix. Chez nous, il y en a pour tous les goûts et pour toutes les bourses !

– Tu es un sacré numéro, dit Alex sans pouvoir s'empêcher de sourire. On dirait un directeur de cirque !

Benny se renfrogna et elle regretta aussitôt ses paroles. Il avait voulu la surprendre, l'émerveiller, espérant ses applaudissements, pas ses moqueries.

– Je me suis dit que, puisqu'on était ici, autant en profiter pour se mettre sur son trente et un, dit Benny en essayant de masquer sa déception.

– Tu es drôlement élégant, se hâta d'ajouter Alex. Je ne t'ai jamais vu habillé comme ça.

– Comment voudrais-tu ? Pas de place pour ça dans la vie des gens comme nous. Mais je m'en fiche ! (Benny ouvrit un sac en toile.) Je t'ai pris des vêtements, au rayon femme, dit-il en sortant une robe de soie rouge. Qu'en dis-tu ?

– On ferait mieux de s'en tenir aux bijoux. Kalli ne réussira jamais à revendre des vêtements.

– Essaie-la, insista Benny en agitant l'étoffe.

– Tout de suite ?

– C'est une robe de soirée, non ?

Alex regarda le tissu chatoyant.

– Tu ne crois pas que c'est un peu trop... chic ?

– On s'en fiche, du moment qu'elle te plaît.

Le tissu glissa dans sa main, il était agréable au toucher. Alex tint la robe devant elle et se contempla dans un miroir. C'était la bonne taille et la coupe lui plaisait. Elle n'aurait jamais cru que Benny ait autant de goût. Il ne s'achetait jamais de vêtements, pas le moindre accessoire, pas même avec l'argent que Kalli leur avait donné la dernière fois et avec lequel il aurait pu se payer une demi-douzaine de costumes. Il avait également mis plusieurs jours avant de remarquer qu'Alex s'était offert un nouveau manteau.

Benny l’observait sans rien dire. Il sortit une boîte en métal argenté de sa poche intérieure et y pêcha une cigarette. Manoli Privat, une marque à six pfennigs. Il n’était pas si ridicule que cela dans son élégant costume, elle n’avait seulement pas l’habitude. En temps normal, il portait toujours des pantalons en lin épais et son éternelle veste en cuir élimée.

– Tu en veux une ? demanda-t-il en lui présentant la boîte.

– Juste une taffe, dit Alex en secouant la tête.

Benny alluma la cigarette et la lui tendit. Alex tira deux longues bouffées.

– Regarde, c’est joli, dit-il en sortant du sac une paire de gants et un petit chapeau. Tu devrais essayer.

Alex hésita une fraction de seconde avant de prendre les accessoires et d’aller se changer derrière un pilier. La robe semblait faite pour elle. Elle enfila les gants et coiffa le chapeau. Les battements de son cœur s’accéléchèrent. Quelle élégance ! Elle se sentait à la fois à l’aise et peu sûre d’elle, c’était une sensation étrange. Benny devait ressentir la même chose. Elle aurait dû garder pour elle sa remarque idiote.

– Tin-tiiiiin ! claironna-t-elle en sortant de la cabine improvisée.

En voyant la surprise de Benny, elle se sentit tout de suite mieux. Le garçon, une vraie pipelette d’habitude, resta sans voix. Il s’approcha, la toisa et s’inclina devant elle.

– Tu dances ?

Alex éclata de rire.

– Tu entends de la musique ?

– Oui, dit-il. (Il lui prit la main droite et saisit son épaule gauche.) Pas toi ?

En fredonnant une petite mélodie, il fit osciller le corps d’Alex sur un rythme à trois temps.

– Mais je ne sais pas danser.

– Laisse-moi faire.

Il commença à tourner sur lui-même et entraîna Alex, en la tenant d’une prise ferme. Elle se laissa guider par ses mouvements et le rythme de la chanson. Les mannequins et leurs visages arrogants tournoyaient devant ses yeux. Elle voyait défiler les étagères et les portants ainsi que les lumières multicolores



RÉALISATION : IGS-CP À L'ISLE-D'ESPAGNAC  
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI  
DÉPÔT LÉGAL : FÉVRIER 2013. N° 105968 ( )  
– *Imprimé en France* –

